

Bonne manman assise dans sa berceuse s'occupe à broder. Je marche à pas fins. Je m'approche d'elle. Seule dans son royaume elle ignore ma présence. Je retiens mon souffle. J'admire.

Somptueuse, son aiguille suit le canevas qu'elle s'est imposée. Du vide de la toile naissent des couleurs chaudes, des rayons de lumière, des senteurs. Chut ! Je ne veux pas distraire la brodeuse de clarté.

Je sais que sa vie c'est d'être fière de ses broderies, de s'enorgueillir de la conduite de son ménage, d'être affectée par deux décès, celui de son fils cadet, mon père, celui de ma tante Germaine, la benjamine. Leurs visages, leurs sourires, leurs gestes de vie, attristent sa mémoire.

Je sais aussi qu'elle me voue sa pleine tendresse, qu'elle aime me promener dans le jardin de ses souvenirs.

Elle me confie ses petits secrets, ces faits délicieux qui tissent la trame de sa vie. Sa rencontre avec M. Justin Darius, mon grand-père. Dès le premier regard tout pour eux fut habité d'étoiles. Le rêve d'union se concrétisant, à la bague des premiers serments succéda l'alliance. La famille nombreuse prit naissance. Rien n'aliéna l'heure de leur jeune lumière.

Il y a aussi l'évocation de la bonté, de l'ingéniosité de son père, M. Louis Terrac, ébéniste à Baie-Mahault, hameau de Bonardel. Le lit qu'elle me montre solennellement pour m'inviter à apprécier le talent de l'artiste, est un lit à rouleaux placé contre l'un des murs de sa chambre, sous une Sainte Vierge souriante. Son dossier ressemble à un bicorne, ce chapeau bizarre que je vois sur mon livre d'Histoire. Elle m'apprend que le courba-

ril dont est fait ce meuble est le bois des îles le plus dur, le plus noble, celui que les termites, nos maudits *poulbwa*, ne peuvent grignoter. Le noir brillant et l'odeur d'encens qui l'imprègne, m'impressionnent. Ils me rappellent les choses d'église.

Ces souvenirs ravivés, bonne manman retrouve la tranquillité d'une vie sage. Elle me le fait savoir par ses phrases ponctuées d'arrêts comme pour les éterniser.

*

* *

Quand elle me parle de mon père, je m'accroche à ses paroles. C'était un médecin au diagnostic sûr, très aimé de ses patients, ne faisant nullement commerce de son art.

Elle compare ses 39 ans d'existence à une fumée légère, à un court sommeil de jours tressés, à une lampe qui sans répit éclaira tout. Mais il lui a toujours donné l'impression de s'évader du réel. Son premier mariage trop jeune, un désastre.

Pour me ménager, elle ne se prononce pas sur le second, celui contracté avec ma mère. Mais quels que soient les échecs de son fils, elle entretient son auréole de droiture, de bonté.

*

* *

Le récit de la mort de mon père, elle me le raconte en des instants de profonde tristesse.

Un tonnelier de l'usine Darboussier souffre de ses doigts sectionnés. Mon père appelé lui prodigue les soins d'urgence, presse son hospitalisation à l'Hospice Saint-Jules. En la rue Alexandre Isaac, la voiture d'un confrère frappe de plein fouet la sienne, le blessant grièvement. Sa santé compromise, il la néglige tels ceux qui ont la charge de celle des autres. Paralysé, une tumeur maligne le travaille. Son humeur s'assombrit. Sa bouche de moribond s'emplit de sel et de sang. Inquiet de mon destin d'orphelin, il ordonne de m'éloigner de son lit de souffrance, recommande à la famille que l'on fasse de moi, cet enfant d'un an, un homme de mérite. Puis avec la maladresse des paroles enchaînées, il soupire: «Les feuilles en tombant salissent le balcon.» Affligée, bonne manman suit son regard. Elle ne voit rien. La vie qui s'était prêtée termine là son office.

*

* *

Les détails que par pudeur bonne manman ne m'a point fournis, mon grand-père s'y arrête. Il me fait part de mon héritage dilapidé par ma mère en ses 21 ans immatures. Mal conseillée par un beau-père finaud de mèche avec un notaire véreux, *chat-à-dis dwet**, elle achète une boutique près du marché. L'affaire à peine lancée, périclité. Avec les débris du patrimoine, elle fait l'acquisition d'un char-pays baptisé «Judex» qui assure la ligne Pointe-à-Pitre Gosier.

Le dimanche, soulagé de ses banquettes, le bolide, malgré la lourdeur de son châssis en bois gaiement peinturluré, sa corne caverneuse ne laissant guère présager sa vitesse effrénée, sert à transporter des matériaux de construction à l'intention des entrepreneurs marrons. Le

météore malmené finit par dépérir sous un manguier prolifique du morne Miquel servant de *kalòj* à des poules Madagascar au cou déplumé.

Affecté par ces révélations, je suis tenté d'amorcer un faux-fuyant, de suivre un autre fil de pensée, mais il m'est nécessaire de connaître les tenants et les aboutissants de mon énigmatique sort et d'œuvrer en conséquence.

*

* *

Deux fois par semaine, en accord avec le droit de visite tacitement conclu entre mon grand-père et ma mère, je me rends chez cette dernière, rue Léonard, face à la Halle à viande, non loin de la Darse. Je n'aime pas cette bâtisse en perte d'âme. Le rez-de-chaussée, ma terreur, abrite un débit de la régie où le tafia et les dominos fessés embrasant les langues, engendrent des mots orduriers à la faconde surprenante, des rixes violentes où l'emporte le rasoir des plus finauds.

Quant à l'escalier, quel traquenard ! Des escadrons de rats *pelpète**, effroi des matous les plus *majò* y déboulent en une sarabande infernale faisant montre de leurs crocs en un rictus moqueur.

Ce no man's land conduit au premier étage quasi vide de meubles. Seule une table cagneuse, deux paires de chaises en fin de contrat m'accueillent. En retrait, une avancée de tôle supportée par des poutrelles souffreteuses favorisent l'évasion des enviolonés du commissariat mitoyen. Y règne un potin, foyer pète-flammes qu'active Fixia, la bonne, d'un éventail de palmes. Dans ces parages, mon visage s'embrase.

L'enfer ça doit être ça !

Au second étage, même mistoufle ! L'ameublement : une armoire que je trouve si haute que j'ai peur de la recevoir, blogodo ! en culbute. Ses portes qui, sans rémission oscillent sous l'effet de charnières avachies m'angoissent car ma mère attribue ses bâillements réitérés à l'intervention du zombi fouetteur ou aux maléfices de la Dame des mangroves. Un lit en fer rouillé, au chevet décoré de coquilles difficiles à répertorier tant la patine du temps y a accusé ses méfaits, reçoit un matelas éventré formant de place en place des îlots de coton rebelle ankylosant les reins les plus *wodomon* (rebelle, solide résistant), et de toute façon ennemi d'un angélique sommeil. Quant au contenu du *toma**, s'il n'alimente pas la tinette, ce baquet malodorant, il est déversé nuitamment sur un ténor de sérénade, trouble-fête du voisinage par ses roucoulements coucouroulesques d'une « Paloma » de mâle en chaleur.

Comment prendre plaisir dans ce lieu décrépît où je me rends par à coup malgré les liens qui m'y attachent ?

*

* *

L'un de ces liens, ma sœur Kakino, ti Kouli la bien nommée. Depuis sa naissance, elle vit avec ma mère hostile à la confier aux grands-parents. Sans réticence, elle m'a cédé à bon papa vu la difficulté où elle se trouve d'assurer mon existence. Parfois elle se rétracte, fait valoir ses droits, y renonce. Je ne me trouve pas plus mal pour ça.

*

* *

Le nombre des beaux-pères en puissance, hôtes de ce lieu, m'importune. Passe encore pour M. Victor, inspecteur des PTT, distingué de sa personne, à la figure la plus rassurante, bellement *eskanpé** d'un complet de drill blanc, au teint chaud, aux cheveux couchés à l'embusqué par une laque qui sent bon. Je prends plaisir à le voir faire sauter Kakino sur ses genoux, à s'évertuer à améliorer l'ordinaire, à convenir des repas, à enrichir la cassette de ma mère désormais belle en son luxe.

Mais cet adjudant pête-sec de la Colo, ce marsouin qui me fait grise-mine, cette chiure, ce magot me donne des haut-le-cœur avec son visage couperosé, son nez trempe-soupe, ses ongles diaboliquement longs tré-fouillant ses chicots noircis, son vocabulaire fossilisé en un «bessif que oui» quand il approuve, en un «jamais la nuit» quand il rétorque. Par bonheur, cet *enmafraisé* de laideur disparaît telle la comète.

*

* *

L'aventure du *siwo-batri* qui connaît une issue déplorable ne me couvre pas de honte, car avec le temps, je me suis rendu compte que ma naïveté d'enfant était en droit de m'occasionner une cuisante épreuve.

Ma mère, Imelda (Manman Da, par abréviation affectueuse) dépourvue du confort, fait vider sa tinette pleine de défécation par deux compères: Sonsonnia et Roger la Briscante qui provoquent mes rires, m'intriguent, suscitent parfois ma peur.

Sonsonnia, le plus âgé, m'amuse par son physique clownesque, son comportement de *makréleuse*, sa façon de s'habiller, de m'attendrir de ses yeux chalvirés, de danser en se remuant pour charmer manman Da, l'inciter

à aligner quelques sous de plus en paiement de son sordide labeur.

Son physique précédemment esquissé est susceptible de déchaîner la plus folle hilarité : un crâne énorme sur lequel se lovent ses cheveux gridapes, crépus tel un nid de *poulbwa* perché au creux d'un papayer en mal d'équilibre. Un œil de chat bridé et chassieux qui selon Maître Méloir, le boucher, tracasse l'énergumène quand il veut dormir car il s'ouvre la nuit au cri des souris et des oiseaux. Un menton rigolo fleurissant en une barbe tressée qu'à tout bout de champ, de ses doigts, il peigne.

Quant à sa tenue d'une étrangeté bouffonne, elle se résume en une robe de tussor grigi, défraîchie, un *misere* de chapeau-jardin où fraternisent des marguerites des champs, des cerises-France, une aumônière bourrée d'herbes maléfiques, de *kanniks-koko-chatte* qui te brûlent si, frottés par terre, tu les poses sur ta peau.

Bref, quand il parle, sa bouche à relent de mangrove, fait que de lui, je m'éloigne.

Son acolyte, Roger la Briscante, alias ti boutou, vu sa courte taille membrue, éveille ma défiance. Je n'aime pas son regard fureteur, ses manières flatteuses, cette ironie blottie dans les coins de sa bouche quand Sonsonnia parle, grimace, se reptilise en des oscillations obscènes garant de son travail excellemment effectué.

Allez savoir comment Labriscante, le dépravé me prit à l'hameçon. L'appât : le *siwo-batri* dont je raffole.

Un jour de maison vide, le vicelard me propose de nous en aller rassasier à l'usine Darboussier. Alléché par l'offre, j'accepte. La drive opère ses charmes. Baignades, gambades, *soté-maté*, manguiers délestés de leurs fruits. Le temps passe et passe jusqu'à ce que le soleil finisse par poser son œuf dur cuit à point à l'horizon.

zon. La nuit s'installe. Les grilles de l'usine atteintes, nous nous coulevrons. Foin du péril !

Les vigiles sont des argousins aveugles. Mais de *siwo-batri* jusque-là, nulle gorgée. Je patiente. Un bruit nous inquiète.

Nous nous réfugions derrière des tonneaux entassés. Roger la Briscante pressé de réaliser son diabolique dessein chuchote de lubriques propos tout en branlant d'une main frétilarde son *lanbriskoy** crochu prêt à lâcher sa semence. Surpris, écœuré, torturé de honte, je regarde de guingois dans l'impossibilité d'esquisser un élan même tremblant. Vais-je crier ? Ça non ! Je suis complice du maraudage. Mon silence me consume. Que le ciel me tombe dessus ! Voilà où mène la drivaille, la voracité fautive. Où trouver refuge ?

Par bonheur, non loin de là, une *manawa* (prostituée) libérée d'un pressant besoin, les yeux révulsés, fait irruption. Sous la menace d'une paire de ciseaux, elle terrifie l'impudique qui prestement range sa mesure écourtée par la perte de ses voluptueuses visées et détale sans se hasarder à lancer une *tralé** de mots putassiers, ni même émettre un grognement articulé et bestial.

La ribaude loin d'être une *chiktail** de mère, me baille un long bout de tendresse, me caresse le visage, me lisse les cheveux, m'embrasse, me mordille le nez, m'enveloppe de regards envoûtants, s'enquiert de mon prénom, m'instruit sur le sien. Tant d'effusions m'inquiètent. Quelle conduite adopter après cet outrage à ma vertu ? Enfin rassuré, je lui fait part de ma double adresse. Mon héroïne perplexe ne sait qu'elle direction prendre : rue Léonard près de la Darse ou rue Lamartine chez les grands-parents.

Décidée, elle amorce un détour par le Canal Vatable pour affaire. Le tunnel emprunté m'apeure. Me voici au

cœur même des ténèbres. Quelle puanteur ! Dans cet antre se mêlent un relent de kanfougna*, de tígibier, de golomines* putréfiés qui me font oublier l'air pur, le ciel bleu.

Une maison haute et basse marque notre arrêt. C'est un assemblage de planches gondolantes au bois squameux, aux murs faisant ventre, aux poutrelles branlantes inaptes à jouer le rôle d'Atlas soutenant le monde.

Florika, la gourgandine, me confie y laisser un message au maître de céans, un apothicaire qui, dans une crise de folle jalousie a refroidi son épouse d'un double coup de pétoire, à l'instant où, surprise, elle faisait la bête à deux dos avec un étalon superbement membré. L'honorable bourgeois incarcéré connaît une remise de peine pour sa conduite exemplaire. Mis au ban de la société et dans l'impossibilité de renouer avec sa profession, il se consacre à la tonte des crânes.

Ces propos dépassant mon entendement, j'ai la vague impression qu'il se cache quelque chose de pas très clair là-dessous et le regard éperdu, j'hésite à entrer en ce lieu que je crois périlleux. L'apothicaire à la mine engageante me met en confiance. Ses paroles de bienvenue finissent par m'aller droit au cœur. Ravi de ma présence, il décroche sa mandoline, attaque une valse «L'Estudiantina» qu'il me dit avoir affriolé la jeunesse muscadine de son temps. Emporté par le rythme, je sautille, je m'émoustille.

Florika rompant le charme me conduit chez manman Da rassurée car les sacrifices des voleurs d'enfants s'en vont s'ébruitant.

*

* *